

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Critique(s)/écrivains/lecteurs

Entre nous la critique : crise et tics

Bruno Roy

Number 57, Spring 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38199ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

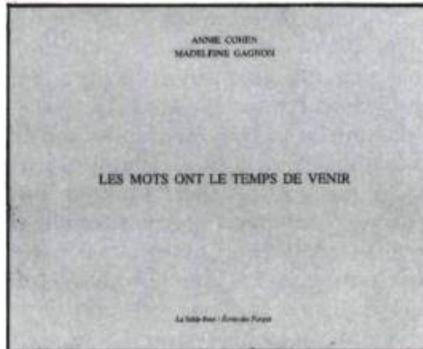
Cite this review

Roy, B. (1990). Review of [Critique(s)/écrivains/lecteurs : entre nous la critique : crise et tics]. *Lettres québécoises*, (57), 53–54.

DEUX ARTISTES, DEUX POÈTES

Les Mots ont le temps de venir. Poésies d'Annie Cohen et Madeleine Gagnon, Cesson et Trois-Rivières, La Table Rase et les Écrits des Forges, 1989, n.p., 8\$.

Deux voix qui se répondent. Deux voix qui se disent la place et le sens du dessin dans leurs vies, le besoin de ce geste, l'apport de son mouvement, ce qu'il délie, ce qu'il guérit. L'économie de l'épistolaire a toujours arrêté mon attention, deux voix qui se parlent à une certaine distance et deux voix de femmes écrivaines, artistes par surcroît, c'est précieux, cela découpe une arête sur la sombre pellicule que nous appelons aussi culture. Un tel échange exige que l'on fasse une pause dans la chambre noire et que l'on se penche plus en avant sur les documents en question. J'ai remarqué qu'irrépressiblement le texte me déportait vers le dessin. Et, pourtant, j'essayais de résister, vieille habitude de binarisme culturel... on ne mélange pas les genres. Mais, fait indubitable, une langue (picturale) s'infiltrait dans l'autre (le verbe) et la débordait avant de reculer. Le processus avait quelque chose d'inéluctable et d'enchanté à la fois.



J'ai aussi fait un va-et-vient continu entre les lettres de Madeleine Gagnon et d'Annie Cohen, l'ordre chronologique rencontrant chez moi une certaine résistance et ces aller-retour étaient fulgurants comme des voix qui montent dans des criques de montagne, ou de magiques mansardes. Deux poètes et deux artistes qui se parlent et dessinent, cisèlent des mots et posent des traits. Continents compacts et denses de vie chez Cohen, tracés fulgurants et aériens chez Gagnon. Dans le chassé-croisé des paroles qui s'échangent, qui disent le laci des vies, deux voix se tracent et se font un contrepoint à travers l'Atlantique. Je suppose que j'y ai cherché des

cultures, des altérités, des contrastes. J'y ai trouvé deux voix de femmes, riches, elles-mêmes multiples, avec des ombres et des pulsions cosmopolites. Oh! certes, leurs géographies étaient différentes (une lointaine ville méditerranéenne dans le passé distant de Cohen, une longue marche dans les jardins de Versailles au présent, pour Gagnon le froid et la neige d'un hiver aussi sensuel qu'archétypal), mais l'essentiel n'était pas là. Le jeu était dans le tracé des mots, «esquisses d'axiomes», dit Gagnon et «les territoires bouclés des dessins», note Cohen, dans leur plongée d'exploratrices vers ces errances volcaniques de sens. Ce sont des découvertes qui ouvrent l'imaginaire, le délient de ses fardeaux. J'ai oublié les menus ou graves impedimenta de ma vie en suivant — lentement — leurs imaginaires. Elles m'auront offert le plus beau cadeau qu'on puisse faire : une échappée de col de montagne, le pan d'une paroi illuminée et le souffle du vent qui la traverse. J'aimerais y revenir, un soir très tard ou dans la fraîcheur d'un matin et rouvrir le livre au hasard, sur ma table. □

Caroline Bayard

COLLOQUE

Critique(s)/écrivains/lecteurs

ENTRE NOUS LA CRITIQUE : CRISE ET TICS

Sautons les pages : ni la critique ni le critique n'y sont. La littérature est absente. Seule, peut-être, l'observation critique est active et réelle. C'est elle, d'ailleurs, qui se plaint de l'absence de débat. Au fait, peut-on l'éviter lorsqu'il surgit? Oui. Où? Quand? Comment? Au colloque des associations d'écrivains : l'Académie canadienne-française, la Société des écrivains canadiens, le Centre québécois du Pen club international, l'Union des écrivaines et écrivains québécois. Les 3 et 4 novembre 1989, à Mont-Rolland, la critique faisait face à ses critiques. Réunis mais pas tous. Les principaux y étaient : les universitaires et les journalistes. Le public? D'humbles

écrivains et d'inconnus lecteurs. De la métaphore entre amis quoi! Pourtant, il y avait un thème : critique(s)/écrivains/lecteurs.

Une négation subtile de la littérature québécoise actuelle est apparue. C'est ainsi qu'un Jean Éthier-Blais put affirmer que seul le lecteur étranger donne à l'œuvre nationale sa véritable dimension universelle. Fort intéressant parce que, quelque part, c'est vrai. Mais qu'est-ce qu'une mémoire critique, la sienne — vouée aux auteurs étrangers — qui ne retient plus que ce qui est morcelé? Comment peut-il arrêter la littérature québécoise à Gabrielle Roy et à Roger

Lemelin? Pourquoi l'a-t-on laissé dire que «nous avons une littérature qui n'est pas la nôtre»? Ce n'est pas parce que notre littérature n'est plus européenne qu'elle nous devient étrangère. Européenne, était-elle alors qu'une œuvre de sauvegarde? Le discours du dernier prix David participe de la négation du présent québécois. Il est de son époque. C'est ce que j'appelle une ouverture fuyante. Si la critique a fait naître la littérature d'ici, on pourrait se demander si, par sa négation, elle n'est pas en train de l'achever. La mémoire critique choisit ses écrivains; l'idéologie à laquelle elle appartient les élimine. Pendant ce temps, dans la salle, nous sommes aux

premières heures du colloque, un jeune poète posait la question du terrorisme intellectuel. Un glissement vers le silence s'est vite opéré. Pourquoi nous demande-t-on d'être ce que nous ne sommes pas encore aujourd'hui, ajouta une autre voix? La confusion des silences s'installa... puis le bavardage.

Mais, insistera Jean Éthier-Blais, c'est la notion d'œuvre qui importe. C'est l'ensemble qui compte. «Chaque livre est une page de l'œuvre totale. L'œuvre ne peut être ratée ou réussie. Parce que c'est la continuité qui détermine la postérité». Parce que la mémoire ramène à l'essentiel, la critique à la justesse. Pour Gabriel-Pierre Ouellette, l'œuvre est la seule qui devrait être dite. Appartenant à un humus, le choix des œuvres devrait s'imposer de lui-même. Pour Madeleine Ouellette-Michalska, la critique idéale se répartit également entre le savoir et le désir. Mais, en définitive, elle choisit la part du désir dans l'engagement du critique parce que, face à une œuvre créatrice, le primat de l'objectivité est impossible. Elle a bien raison. Mieux vaut le désir avec le savoir que le savoir sans le désir.

Pourtant, rappelle Jacques Allard, l'activité de la critique constitue la défense d'un savoir. Elle devient ici une épreuve du miroir. Allard avance même que la critique est une question perdue sous forme de dialogue. Entre le dogmatisme universitaire et le relativisme populaire, la sociologisation de la littérature passe par la critique dialogique. De l'ordre du spectacle quoi! En attendant, il faut retrouver le débat, le retourner contre les microteurs qui réduisent l'espace critique, ce qu'Allard nomme «l'effet Péladeau». Mordant. Réaction dans la salle.

La culture générale n'existe plus, renchérit André Brochu. Les écrivains subissent les contrecoups de sa désaffection. Heureusement, moins disciple, moins sectaire, la critique universitaire se situe dans un postmodernisme littéraire qui voue une dévotion à autrui. Enfin! Moins masturbatoire, cette critique plus spécialisée doit participer au mouvement créateur de la littérature. C'est souvent oublier, et Brochu le précise, que la recherche a souvent causé le plus grand tort à la critique. Retenons, pour l'avenir, sa salutaire attention à l'autre. Parce que l'universitaire est aussi (et de plus en plus?) un écrivain. C'est ainsi que la critique peut aller vers l'âme, ajoute René Lapierre. La fonction de lecture (fonction critique), comme élément créateur, est inhérente à l'œuvre elle-même. La création et la critique, c'est un couple. Qu'on se le dise.

Mais la mort rôde. «Ça meurt beaucoup, ces temps-ci, dans la littérature québécoise», note Pierre Nepveu. Tout se passe comme si ça n'arrivait pas, comme si rien n'arrivera. La mort persiste comme une blessure, comme un handicap, comme une épidémie d'absents et de pertes. En identifiant l'isotopie de la mort, Nepveu donne l'impression que celle-ci occupe, ces derniers temps, tout l'espace de notre imaginaire. D'où les indices d'une inquiétude grandissante quant à l'avenir même de notre «corps social». Les suites du référendum quoi! Peut-être. Voilà bien un exemple de lecture idéologique. Imaginons-en une autre. En effet, une trajectoire différente pourrait modifier cette perception de notre imaginaire : l'axe nord-sud. Relisons *Greenwich* (Michel Bénil), *La Troisième personne* (Pierre Turgeon), *Un rêve américain* (Jacques Godbout), *Volkswagen blues* (Jacques Poulin), etc., etc. L'Europe n'est plus une réponse globale et satisfaisante au questionnement de notre identité. Les exilés «canadiens-français» y sont moins nombreux. Au plan thématique, une tendance s'impose : les voyages en Amérique s'accompagnent du retour au source. Voyager est une démarche d'apprentissage de soi. Ne plus voyager en exilé, ne plus vivre en exilé, voilà, je pense, une réponse pleine de santé. Ne plus vivre en «mort». Voyager et revenir chez soi mieux informé, plus riche, plus vivant quoi! Les dimanches, en Amérique, ne sont pas si mortels... Il y a des soirs de danse, à Varennes, qui battent au rythme de la vie, pas de la mort. Comment en douter? La mort est une manière précaire de sentir la vie. Insistons : les yeux ne sont pas faits pour voir la mort. M'enfin! Quand une lecture subit des déplacements idéologiques... Au colloque, une idée circulait : nous sommes en train de finir des choses. Comme si on n'en commençait jamais! D'un côté la mort, de l'autre l'Amérique. Et si nous nommions ce que nous commençons?

État de la question et malaise du critique : l'adoption d'une idéologie pour se défendre. La critique fait-elle abstraction de l'évacuation de la culture québécoise? Elle joue rarement, dans les médias électroniques, le rôle de barricade pour son «âme». Elle pourrait être, pourtant, le lieu des multiples raccords. La critique, contrairement à l'œuvre (G.-P. Ouellette) ne peut se fonder sur une absence. Signaler ses ressources, c'est la faire exister et non l'abattre. Ou alors, la critique doit inscrire la culture «dans l'amalgame des marginalités» (Sheri Si-

mon). La culture, précise-t-elle, tend à indiquer une multitude d'identités d'où la fragmentation de la langue, de l'expression, etc. Très universaliste! Ici, la critique est un lieu de questionnement sur la culture. Locale ou marginale? Nationale ou internationale? Le nœud d'analyse de la critique québécoise, c'est le désarroi identitaire dont la problématique s'incarne dans la métaphore de la trace. Signes de piste ou signes de mort?

Autre point. Plus quotidien. Il est clair, «trompette» Guy Cloutier, que la littérature ne trouve pas son compte dans cette «industrie de la distraction» que sont les médias. Lieu de facilité et de complaisance, on assiste à une mise à l'écart de la pensée critique. Superficialité, mode, argent, patrons, impérialisme : autant de facteurs qui appauvrissent les pages littéraires de nos médias. Nous sommes à l'heure de l'histoire qui abolit la notion même de culture. Les écrivains assistent, impuissants, au terrorisme de la consommation et constatent l'anémie intellectuelle des médias électroniques. La critique, par son absence, ne peut que témoigner de cette absence. Le spectacle remplace la critique, la forme se substitue au contenu, la nouvelle élimine la pensée, la publicité supplée à la culture. Conséquences : anonymat du livre et déchéance de la critique. La négation par l'absence, l'oubli par le silence et une constante : la censure. La culture de masse nuit à la «vraie» culture. Celle-ci a donc des cases sociales, pour ne pas dire des classes... M'enfin!

S'éloigner du discours académique, entrer dans le silence médiatique, ne pas céder à l'impérialisme de la presse écrite et parlée : tout cela pour être capable d'émotions, clame Paul-André Bourque. Car chaque livre est un parcours singulier, un lieu de dissidence où le conformisme est interdit de séjour. La culture, suggère Guy Cloutier, est indissociable de l'esprit critique. Écrire rétablit l'intégrité de la pensée et de la culture. Dans «la solidarité d'une solidité intellectuelle», ajoute Jean Royer même si, précise-t-il, l'organisation de la critique n'est pas innocente. En effet, les idées sont des organisations influentes. Il s'agit d'en connaître les mécanismes de fonctionnement pour mieux rester libres. Une seule source : la critique. La vraie. Un colloque sur le sujet s'impose... Un thème : l'asservissement des médias à l'argent ou «la tentative de neutralisation de la pensée sociale» dans les médias (Gilles Toupin). En attendant, restons sur notre faim. □

Bruno Roy